

THÈME : MAÎTRES ET GOUROUS

R. Tobia de Vienne et R. Yehiel de Paris. La créativité des Tossafistes dans une période d'incertitude / <i>Ephraïm Kanarfogel</i>	4
Le magicien, le Tsaddik et le charlatan / <i>Yosef Perl, présenté et traduit par Jean Baumgarten</i>	18
« Avec nous plus que jamais ». Au-delà de l'absence, maintenir la présence du Rebbe de Loubavitch / <i>Yoram Bilu</i>	26
Sous le regard du Rebbe / <i>Laurence Podselver</i>	40
« Désirez-vous vous couvrir la tête ? ». Les bénédictions de Rabbi Amnon Yitzhak / <i>Michele Rosenthal</i>	48
Les 'femmes voilées' de Beit Shemesh / <i>Tamar El-Or</i>	57

RÉSONANCES : AUTOUR DE BEN-ZION DINUR

La construction de l'histoire juive dans l'œuvre de Ben-Zion Dinur / <i>Arielle Rein</i>	72
Entre Palestinocentrisme et nationalisme diasporique. Le double héritage de Ben-Zion Dinur / <i>David Myers</i>	92
En défense de l'abbé Grégoire / <i>Ben-Zion Dinur, texte traduit et présenté par Maurice Kriegel</i>	97

VARIATIONS

Une scène « all'ebraica » nouvelle : « Le Novantanove disgrazie di Pulcinella » / <i>Erica Baricci</i>	106
Herschel Grynszpan et la presse française / <i>Diane Afoumado</i>	115
Umberto Eco entre Rome et Jérusalem / <i>Emmanuel Foucaud-Royer</i>	126

BIBLIOTHÈQUE

Tom Keve, <i>Trois explications du monde</i> / <i>Jean Baumgarten</i>	131
Émile Meyerson, <i>Lettres françaises</i> / <i>Christian Bonnet</i>	128
Dan Diner et Gotthart Wunberg (dir.), <i>Restitution and Memory</i> / <i>Johanna Linsler</i>	136

HOMMAGE AU PRÉSIDENT ADY STEG

140

ENGLISH ABSTRACTS

142

La réputation reconnue de Ben-Zion Dinur ne révèle pas complètement la complexité de l'homme et du projet qui le mobilisa durant toute sa vie. Le plus souvent, Dinur est évoqué comme l'historien palestinocentré par excellence, lui-même établi à Jérusalem, selon lequel l'appel des sirènes d'*Erets Israel* a exercé, au fil des générations, un effet hypnotique sur les Juifs. Pour prouver cet attrait, il a recherché tous les signes discernables de relation avec la Terre sainte, jusqu'au moindre d'entre eux et il les a ensuite réunis en une généalogie sioniste triomphante.

## Entre Palestinocentrisme et nationalisme diasporique

Le double héritage de  
Ben-Zion Dinur  
par David Myers

Ce n'est pas là une lecture fallacieuse de l'héritage de Dinur. Celui-ci était incontestablement un historien palestinocentré et, par-dessus tout, un savant qui a orienté sa recherche vers un but supérieur : le progrès de l'idéal national sioniste. En fait, Dinur peut être compté parmi les premiers architectes du récit national sioniste qui eut une grande influence en Israël

depuis la création de l'État en 1948. On peut définir ce récit d'« étatisme », en ce sens qu'il se fonde sur l'idée que la longue et sinueuse histoire des Juifs culmine avec la formation d'un État dans l'ancienne patrie. La logique téléologique inflexible de ce schéma ne va pas sans quelque réductionnisme – ou ce qu'Isaiah Berlin appelait une forme de « rétrohistoire » – du fait qu'il lit dans l'histoire passée, la victoire inéluctable de l'idéologie sioniste qui, au début du XX<sup>e</sup> siècle, n'était qu'une des doctrines parmi d'autres nationalismes juifs en compétition.

L'œuvre de Dinur fut, sans conteste, un des principaux vecteurs de cette logique téléologique. Mais on y discerne une autre motivation, qui se situe

dans le prolongement de la première. Elle se reflète dans la conviction de Dinur que la moindre activité culturelle juive, en *Diaspora* ou en *Erets Israel*, manifeste la même volonté collective des Juifs – et, de ce fait, mérite l'appellation de 'nationale'. Cette motivation supplémentaire ne complique pas seulement la compréhension de Ben-Zion Dinur comme « l'historien sioniste par excellence » ; elle suggère, en outre, l'existence de deux courants entrelacés, l'un palestinocentré et l'autre transnational, qui se mêlent dans le nationalisme juif, et, plus curieusement, dans le sionisme lui-même.

### L'historien palestinocentré

Dinur fut, un jour, décrit avec admiration par un collègue juif allemand de Jérusalem comme « le prototype du Juif d'Europe de l'Est, tout imprégné de culture juive, en possession d'un trésor de valeurs juives, empli de connaissance du judaïsme et doué d'un esprit analytique pénétrant ». En vérité, dans le monde académique étouffant du Jérusalem des années 1920 et 1930, dominé par des professeurs d'Université juifs allemands, Dinur était indubitablement un *Ostjude*, un Juif d'Europe de l'Est, et, en tant que tel, il suscitait à la fois condescendance et envie. D'un côté, il manquait de familiarité naturelle avec la haute culture allemande, mais, d'un autre côté, sa connaissance de la tradition juive et des sources classiques était innée et pas acquise comme c'était le cas de la plupart des savants juifs allemands de la nouvelle Université Hébraïque de Jérusalem.

Dinur, né Ben-Zion Dinaburg, a vu le jour à Horol, en Ukraine, le 2 janvier 1884. Il était issu d'une longue lignée de rabbins qui remonte au XVII<sup>e</sup> siècle et il a été élevé au sein d'une famille dont les aïeux étaient tombés sous l'influence du hassidisme. Confronté sans cesse à l'étude de textes religieux, le jeune homme manifestait également de l'intérêt pour les œuvres historiques, en particulier celles de Flavius

Josèphe qui étaient disponibles en hébreu depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. L'époque constituait un moment particulièrement intéressant de l'histoire culturelle juive car en cette fin de siècle, l'Empire tsariste était traversé par d'intenses conflits idéologiques tandis qu'on assistait dans le même temps à une renaissance des lettres hébraïques et yiddish. Kalman Shulman et Shaul Pinchas Rabinovitz avaient alors le projet de traduire en hébreu et en yiddish des travaux d'histoire juive rédigés en diverses langues anciennes et modernes. Dinur appartenait ainsi à cette catégorie de Juifs d'Europe de l'Est pétris de culture traditionnelle mais qui se montraient avides de lire ces traductions – qui leur permettaient de passer du monde de la *yeshiva* à celui de la *Haskala*, les Lumières juives.

À seize ans, Dinur quitta la maison familiale et se rendit à Vilna, centre culturel vibrant d'activité, à la recherche de « la Tora, de la foi et de la *Haskala* ». Il y trouva des compagnons pour lesquels la *Haskala* constituait le moteur d'un monde moderne nouveau ; ils étaient à la recherche d'œuvres appartenant au monde sécularisé et désiraient faire revivre la culture hébraïque comme fondement de la nation juive. Comme la plupart de ceux qui se tournèrent vers la *Haskala*, Dinur comprit rapidement à quel point les frontières entre les études et l'entrée dans l'action politique étaient fragiles. Son engagement dans sa longue lutte passionnée en faveur du sionisme commença ainsi au sein d'un groupe clandestin de Vilna. À partir de là, l'étude académique et le militantisme sioniste demeurèrent indissociablement liés l'un à l'autre, tout au long de sa vie.

Face aux quotas qui empêchaient les étudiants juifs d'accéder à l'Université en Russie, Dinur fut obligé, comme tant d'autres de ses coreligionnaires, de partir vers l'Ouest. Il passa l'année universitaire 1911-1912 à Berlin où il étudia à la *Hochschule für die Wissenschaft des Judentums* tout en fréquentant l'université de manière informelle. Durant l'été 1912,

1. D. Myers, « History as Ideology: The Case of Ben-Zion Dinur, Zionist Historian 'Par Excellence' », *Modern Judaism*, n°8, 1988, pp. 167-194.

il quitta Berlin et se rendit à Berne où il s'inscrivit en philologie, études sémitiques et histoire. Il entreprit une thèse sur les relations entre l'auto-détermination juive et la domination étrangère durant les deuxième et troisième siècles en Palestine. Mais la Première Guerre mondiale éclata avant qu'il pût la terminer et il fut contraint de quitter la Suisse. Il décida de poursuivre sa recherche à Petrograd, sous la direction du spécialiste de l'histoire romaine ancienne Michael Rostotzeff mais, en dépit de son aide, il ne parvint pas à jusqu'à la soutenance. Les drames de la guerre ainsi que la Révolution de 1917 l'empêchèrent de passer les examens préalables qui étaient exigés. De plus, l'unique exemplaire de sa thèse qui avait été déposé dans les bureaux de la Société pour la mise en œuvre des Lumières disparut par la suite. Cela gêna durablement Dinur qui n'obtint jamais le titre de docteur, et de ce fait, à Jérusalem, on ne le considéra pas à l'égal de ses collègues juifs allemands. C'est la raison pour laquelle il ne devint professeur titulaire à l'Université Hébraïque qu'à l'âge de soixante-six ans, lui qui était le plus ouvertement sioniste de l'« école de Jérusalem ». Il se souvenait plus tard que plusieurs de ses collègues jugeaient alors qu'il « n'était pas assez scientifique, [le considérant] davantage comme un écrivain que comme un historien ».

En fait, Dinur fut un écrivain prolifique sur un large éventail de sujets d'histoire juive. Il consacra aussi beaucoup d'efforts à l'édition, qu'il s'agisse de revues savantes ou d'importants recueils de sources. Cela devint particulièrement évident après qu'il eut décidé de réaliser son propre rêve sioniste en immigrant en Palestine, en 1921. Dès son arrivée, il commença à travailler comme professeur d'histoire dans divers établissements éducatifs. En même temps, il s'impliqua dans un certain nombre de nouveaux projets scientifiques d'importance, siégeant en tant que fondateur et éditeur de deux revues fondamentales

publiées à Jérusalem : *Kiryat Sefer* (1924) et la première série de *Zion* (1925). Il fut également le cofondateur et co-éditeur de la deuxième série de *Zion* (1935/36), qui devint le porte-drapeau officiel de l'histoire juive en hébreu. Grâce à ce travail, Dinur aida à modeler la direction des études d'histoire juive, à un moment crucial de transition du centre de gravité, de l'Europe vers la Palestine, de la langue allemande à l'hébreu, et de l'étude du judaïsme à l'étude de la nation juive.

Il convient de mentionner un autre aspect des travaux éditoriaux de Dinur en ce moment décisif : l'activité qu'il déploya en rassemblant des sources documentaires et en les regroupant par thèmes. Alors qu'il était encore jeune et vivait en Europe orientale, il avait déjà compris l'importance qu'il y avait à archiver les sources, en grande partie grâce aux travaux de Hayim Nachman Bialik, le célèbre poète hébreu très impliqué dans tout ce qui touchait à la culture. Le travail éditorial de Bialik dans le *Sefer haAggada* (1908-1911), auquel a collaboré Yehoshua Ravnitski, qui rassemble un florilège de légendes rabbiniques organisées par thèmes, a servi d'inspiration majeure à Dinur. Il rencontra Bialik à Odessa en 1911 et prit sur lui l'engagement de réunir les sources des trésors littéraires du peuple juif. Cette entreprise d'archivage, connue sous le terme hébreu *kinus*, était un moyen couramment utilisé pour tenter de 'réinventer' le peuple juif comme une nation vive dont la littérature refléterait la profondeur de l'âme.

Et Dinur fut l'un de ses artisans les plus dévoués. Deux de ses entreprises méritent une attention particulière à cet égard, et sont en fait au cœur de sa réputation d'historien du sionisme de sa génération. Les deux ont été parrainés par l'Institut Bialik, l'organisme culturel fondé à Jérusalem en 1935 afin de réaliser, aussi largement possible, ce que le poète éponyme souhaitait, à savoir « le rassemblement (*kinus*) des sources éparpillées de notre âme

(nationale) [...] afin de les faire renaître pour une nouvelle vie ».

La première de ces entreprises fut le résultat d'une collaboration entre universitaires habitant la Palestine, dans laquelle Dinur a joué un rôle central, et dont l'objectif était de constituer des archives rassemblant « les références, sources écrites, et mémoires conservés par des Juifs et des non-Juifs, en hébreu ou dans d'autres langues, relatifs à l'installation des Juifs en terre d'Israël ». L'impulsion en a été la volonté d'apporter un correctif : fournir aux Juifs le même type d'index historique concernant leur terre que celui que les chercheurs d'autres nations ont réuni à propos de leur patrie et que, assez ironiquement, les Juifs ont souvent compilé pour attester l'antiquité de leur installation dans les divers pays européens (*Gallia judaica* ou *Germania judaica*, par exemple). Il était inacceptable pour Dinur et ses collègues qu'*Erets Israel* fût le seul pays pour lequel aucun effort sérieux n'avait été fourni pour élaborer une telle compilation systématique<sup>2</sup>.

Le but de ce nouveau projet, écrivait Dinur, était de « corriger cette anomalie à la source ». Le résultat fut un ensemble de plusieurs volumes publié sous le titre de *Sefer haYishuv* [« Le Livre de l'installation juive en Palestine »] dont le premier parut en 1939. On peut le considérer comme la fondation documentaire du palestinocentrisme dont Dinur était sans doute le principal artisan à Jérusalem.

Il y eut un autre ouvrage de compilation associé à ce programme de collection de sources et publié en 1938. Édité exclusivement par Dinur, *Sefer haTzionut* [« Le Livre du sionisme »] se voulait « un recueil de littérature sioniste, des traces de ce mouvement et de ses efforts ». Cet unique volume se fondait sur deux principes clés du sionisme : le refus de l'exil (*Shlilat haGalut*), et la volonté d'adopter une nouvelle approche du passé inspirée par la vitalité et l'énergie du sionisme. Ces deux principes sont à la base de la

mission que s'assigna Dinur tout au long de sa vie : l'utilisation des sources historiques pour démontrer l'attachement permanent des Juifs à leur terre ancestrale. Mais cette vision historique originale initiée par le sionisme ouvrait aussi de nouvelles perspectives.

### Israël en Diaspora (*Israël baGola*)

Un jeune historien israélien, Dimitri Shumsky, a récemment soutenu que les grandes figures du sionisme comme Ben Gourion et Jabotinsky, loin de nier la *Diaspora* comme on le pensait, ont été des défenseurs d'une certaine forme de protection de la culture juive en *Diaspora*. Shumsky souligne qu'ils soutenaient le principe d'une autonomie nationale culturelle – une variante oubliée du nationalisme européen – pour les grandes communautés juives de *Gola*, en particulier celles d'Europe de l'Est. Sa lecture nous incite à nous rappeler qu'une culture nationale juive en *Diaspora* et l'idéal du retour sur la terre des ancêtres ne sont pas des projets totalement exclusifs l'un de l'autre. La réunion des sionistes russe qui se tint 1906 à Helsinki en est un bel exemple : l'objectif principal du sionisme, y est-il dit, est d'« encourager la renaissance du peuple juif sur la terre d'Israël ». Mais cela n'empêche pas « l'attention portée à la vie quotidienne des masses juives en Europe de l'Est ». Cet engagement auprès du *Gegenwartsarbeit* – l'activisme au quotidien, ici et maintenant – signifiait la mise en place d'une conscience et d'institutions nationales en *Diaspora*, comme condition préalable et nécessaire à l'immigration de masse en *Erets Israel*.

Bien qu'il fût un Palestino-centriste déclaré, Dinur incarnait clairement les deux mouvements. Pour ce qui est de son investissement dans des compilations sur le sionisme et le *Yishuv* (comprenant *Yisra'el beArtso* [« Israël sur sa terre », 1938]), son projet historique le plus durablement connu était un ouvrage de *kinus* en dix volumes intitulé *Yisra'el baGola* [« Israël en Diaspora »]. Conçu en 1926 comme une

2. Le texte programmatique et l'introduction de Dinur au *Sefer haYishuv* figurent dans le superbe volume des textes édités par Arielle Rein, Ben-Zion Dinur : *Ketavim hadashim gam yeshanim, Jérusalem, Merkaz Shazar, 2009* (hébr.), p. 287. Voir dans ce numéro les documents publiés en annexes de l'article d'A. Rein.

série en cinq tomes, le livre fut finalement deux fois plus important. Il avait pour objectif de retracer sur la longue durée l'histoire juive en *Diaspora* à travers des sources primaires – ou, plus exactement, à travers des extraits de sources. (Le choix et le travail éditorial étaient la prérogative du compilateur, et cela fut parfois source de critiques de la part de collègues de Dinur sur ses consignes précises et idéologiquement motivées.)

Pourquoi Dinur consacra-t-il autant de temps et d'énergie à retracer la chronique de l'expérience historique juive en *Diaspora*? Parce que c'est en *Diaspora* que vécut la nation juive pendant des siècles, qu'elle lutta et surtout, qu'elle développa diverses formes de créativité pour maintenir son existence. De fait, c'est là que le drame de l'histoire juive se déroula au cours des deux millénaires précédents. Dans *Yisra'el baGola*, Dinur met en évidence deux facteurs de la vie juive dialectiquement liés: d'une part, le facteur 'sociopolitique' qui correspond à l'aspiration millénaire des Juifs à retourner sur leur terre ancestrale; et d'autre part, de manière beaucoup plus constante, le facteur 'sociopsychologique' – selon l'expression même de Dinur à propos de la conscience collective du peuple juif –, qui inspira des formes nouvelles de culture juive: la langue et la littérature hébraïques, les coutumes et traditions, la liturgie et le rituel. Ce sont ces formes d'expression qui furent des vecteurs de cohésion pour maintenir les Juifs de *Diaspora* comme un groupe, particulièrement durant les périodes de stabilité. Et ce sont elles que Dinur a voulu réunir, en tenant compte de l'incitation de Bialik à «rassembler les sources dispersées de notre âme nationale».

Dans ce travail de *kinus*, Dinur a interprété la *Diaspora* comme une source de contestation, d'hostilité, mais également de créativité, tant sur le plan personnel que collectif. Il est important de relever que cette compilation, tout en se fondant sur une

sélection savante subtile, et même non dénuée de manipulation, présentait grâce à lui une qualité intrinsèque originale. Ainsi y inclut-il des expressions ou des voix que d'autres auraient tenues pour négligeables – Baruch Spinoza comme une source proto-sioniste dans le *Sefer haTzionut*, par exemple. Cette approche plutôt extensive du travail de compilation reflète son interprétation également extensive du nationalisme juif, selon laquelle toute trace de position ou d'action collective dans le temps long de l'histoire juive constitue *ipso facto* une manifestation d'expression nationale.

Rappeler ce double mouvement, 'œcuménique', de la pensée et de la démarche de Dinur ne nous incite pas seulement à repenser le portrait unidimensionnel que l'on trace souvent de lui comme d'un Palestinocentriste quelque peu simpliste. Cela nous entraîne à imaginer une vision de la communauté juive qui ne cède pas à l'influence d'un Palestinocentrisme linéaire et monolithique. En effet, on trouve largement trace d'expressions et d'actions collectives juives en *Diaspora*; assertion qui ne nous empêche nullement de considérer que – comme l'espérait le grand penseur sioniste Ahad haAm – Israël a constitué une source d'inspiration et de vitalité pour tous les Juifs, où qu'ils se trouvent. Il est particulièrement intéressant – d'autant plus que cela va à l'encontre des idées reçues – de souligner que cette vision est profondément enracinée dans le sionisme, y compris dans la vie et la pensée de Ben-Zion Dinur.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par le comité de rédaction

**David N. Myers**

est professeur d'histoire juive à l'université de Californie (Los Angeles)

« L'abbé Grégoire contre la Synagogue »: tel est le titre d'un article paru en juin 1931 dans le bulletin mensuel d'une organisation qui connut une existence éphémère entre fin des années 1920 et début des années 1930, l'Union universelle de la jeunesse juive<sup>1</sup>. L'auteur du factum dénonce l'espérance que nourrissait l'abbé Grégoire de voir les juifs se convertir, à la suite du rapprochement avec les chrétiens que l'égalité des droits et l'entrée dans l'univers de la citoyenneté devaient précipiter; il souligne quel mépris témoignait

Grégoire pour la tradition culturelle juive et il rapproche les mesures préconisées par Grégoire pour étouffer cette tradition de sa lutte déterminée contre les «patois» et pour l'uniformisation linguistique. Il donne ainsi les pièces d'un argumentaire qui allait être par la suite indéfiniment repris. Comme cet article avait rencontré quelque écho dans la presse hébraïque, B. Dinur réagit en publiant dans le

quotidien *Ha-Aretz* (29 eloul 1931) un papier en défense de l'abbé Grégoire, mais qui tient en même temps, et surtout, à éviter le registre du plaidoyer ou du réquisitoire<sup>2</sup>: il appelle à saisir Grégoire en son temps, à poser sur la personnalité et l'œuvre de Grégoire un regard véritablement historien, et à ne pas plaquer sur elles les valeurs et les émotions des générations postérieures. Dinur pointe l'erreur de quiconque traite une matière historique et déclare ses détestations ou ses enthousiasmes en s'alignant, consciemment ou non, sur la sensibilité moyenne de ses propres contemporains: de telles réflexions se révèlent étonnamment proches de celles que développera quelque dix ans plus tard Marc Bloch dans

## En défense de l'abbé Grégoire

par

*Ben-Zion Dinur*

Traduit et présenté par

*Maurice Kriegel*